

XCIII. — À UNE PASSANTE

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
4 Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan
8 La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! — Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
11 Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
14 Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !
CHARLES BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, 1861

MAI

Le mai le joli mai en barque sur le Rhin
Des dames regardaient du haut de la montagne
Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne
Qui donc a fait pleurer les saules riverains

5 Or des vergers fleuris se figeaient en arrière
Les pétales tombés des cerisiers de mai
Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée
Les pétales flétris sont comme ses paupières

Sur le chemin du bord du fleuve lentement
10 Un ours un singe un chien menés par des tziganes
Suivaient une roulotte traînée par un âne
Tandis que s'éloignait dans les vignes rhénanes
Sur un fifre lointain un air de régiment

Le mai le joli mai a paré les ruines
15 De lierre de vigne vierge et de rosiers
Le vent du Rhin secoue sur le bord les osiers
Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes

GUILLAUME APOLLINAIRE ("Rhénanes", in *Alcools*)

L'ENTENTE

I

Au centre de la ville la tête prise dans le vide d'une place
Ne sachant pas ce qui t'arrête ô toi plus forte qu'une statue
Tu donnes à la solitude un premier gage
Mais c'est pour mieux la renier
T'es-tu déjà prise par la main
[...]

II

Ou bien rire ensemble dans les rues
Chaque pas plus léger plus rapide
Nous sommes deux à ne plus compter sur la sagesse
Avoue le ciel n'est pas sérieux
Ce matin n'est qu'un jeu sur ta bouche de joie
Le soleil se prend dans sa toile

Nous conduisons l'eau pure et toute perfection
Vers l'été diluvien
Sur une mer qui a la forme et la couleur de ton corps
Ravie de ses tempêtes qui lui font robe neuve
Capricieuse et chaude
Changeante comme moi

Ô mes raisons le loir en a plus de dormir
Que moi d'en découvrir de valables à la vie
A moins d'aimer

En passe de devenir caresses
Tes rires et tes gestes règlent mon allure
Poliraient les pavés
Et je ris avec toi et je te crois toute seule

Tout le temps d'une rue qui n'en finit pas.
Paul Éluard, *Facile*, 1935 repris dans *Les Yeux fertiles*, 1936

MATERNITÉ

Je t'avais porté pendant trois saisons.
Je t'avais pensé pour des millénaires.
Dans la pure impudeur de l'accouchement,
Dans la nudité de sa douleur,
J'avais revêtu la robe drapée, e toute droite, et très sainte
De la Vierge.
Et j'ai su la maternité.

Tu es né.
Ta petite chair molle et rouge
A glissé de mon corps et de son cri.
Et j'ai su la vie.

Tu as crié
En ta première nuit.
Ta voix m'a réveillée dans un verger d'inconscience.
Une brume basse flottait à l'entour des pommiers
Comme une douleur vague et consolante,
Comme une douleur qui ne serait venue de nulle part.

Je voyais, sur les arbres,
À la fois s'ouvrir des fleurs blanches
Et luire des fruits transparents.
J'ai passé mes mains étonnées
Sur mon ventre étroit et plat
Où tu n'étais plus.

Donc tu Étais.
Et j'ai su la joie.

Renée Broch, *Poèmes du sang* [Seghers, 1949]